



Vue des environs de Mons, prise des jardins du château (voy. p. 276). — Dessin de Constant Meunier, d'après nature.

## LA BELGIQUE,

PAR M. CAMILLE LEMONNIER<sup>1</sup>.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### LE HAINAUT.

Entrée au pays wallon. — Une race nouvelle. — Les combats de la terre et de l'homme. — Les héros tranquilles. — Antithèses.  
L'unité dans la diversité.

En ce doux et placide pays de Flandres, nous avons vu alterner les silences du batelage avec les activités des besognes agraires et le mouvement de la grande industrie du lin; et cette vie flamande, successivement précipitée ou alanguie selon les centres où elle se déploie, nous l'avons vue ensuite graduellement s'éteindre comme un flambeau trempé dans l'eau, aux humides sables de la région maritime, parmi les palpitations diminuées d'une humanité frappée du mal sourd des décadences.

1. Suite. — Voy. t. XLI, p. 305, 321, 337, 353, 369; t. XLIII, p. 129; t. XLIV, p. 129, 145, 161, 177; t. XLVI, p. 305, 321, 337; t. XLVII, p. 257, 273, 289, 305, 321 et 337.

Une autre race va entrer en scène, remuante et brusque, aux allures décidées, et qui, jetée sur un théâtre sinon moins profondément labouré par le travail des siècles, peut-être plus déblayé des troublants souvenirs que les siècles laissent après eux, n'a pas fléchi sous l'accablement des retours de fortune, cette pierre plus lourde que celle des tombes et dont le passé mure les épaules des peuples vieilliss.

Au poison des contemplations rétrospectives, lentement infiltré dans les veines comme un élément morbide qui finit par étouffer jusqu'aux dernières résistances de l'esprit d'initiative et d'action, se substituent, chez ces hommes de sang plus actif, la chaleur et

l'élan d'un labeur qui ne laisse pas de place aux suggestions désagrégeantes de la tradition, et, sous le coup de fouet des découvertes de la science et des progrès industriels, s'active avec une sorte de fiévreuse alacrité. Tandis que la songerie germanique semble avoir coulé au tronc des anciennes Flandres et y incline l'esprit à se concentrer dans le regret des choses évoluées, une étincelle gauloise enflamme ici les cerveaux et communique à l'œuvre commune quelque chose de l'entrain et du feu des batailles.

Ce sont, en effet, en ce perpétuel corps à corps de la nature et de l'homme, qui transforme les pays miniers en un émouvant et grandiose champ de bataille, d'éternelles rencontres des forces résistantes de la primitive Tellus avec des milices armées de pioches, de pics, de béliers et de mille autres engins de destruction. Sans trêve, elles s'avancent à des conquêtes nouvelles dans les noires cavités de la terre, en ces régions de mort et de ténèbres où, comme en des catacombes, s'immobilisent les cadavres des siècles sur lesquels la civilisation moderne a bâti ses cités. Mais à chaque pas la lutte recommence : mieux que du plus formidable bouclier, la vieille ennemie se cuirasse de ses impénétrables obstacles, se défend à l'abri de ses remparts de mystère, et tout au fond de ses tours sombres comme la nuit et solides comme l'inconnu, où il faut aller l'attaquer, se recule et multiplie ses ruses et ses hostilités.

Combats sans merci ! Pareille aux hydres poussant par la fente de leurs cavernes des meuglements qui faisaient pâlir les Thésées, elle gronde, rugit, halète à chaque coup qui entame ses flancs, se vengeant par d'innombrables hécatombes dont l'horreur se prolonge parmi les tourbillons de flammes et de fumées qu'elle vomit de ses centuples gueules. Et pourtant, si horridique que soit le monstre et si ténébreuses que soient ses machinations, parcelle par parcelle les armées conquièrent son domaine et descendent toujours plus avant aux abîmes d'éternité, qui sont ses retraites, et l'y poursuivent avec ce visage impavide des premiers navigateurs violentant la virginité redoutable des mers.

On comprend ce qu'une pareille prédestination peut faire d'une race d'hommes opiniâtre, résolue, téméraire, rebelle aux défaillances et douée de l'énergie qui recule les bornes de l'activité humaine. Il faut avoir vu le permanent miracle de cette grande industrie du charbon, allant fouiller, par le moyen des énormes puits, qui à eux seuls tiennent déjà du prodige, les entrailles les plus secrètes du sol ; être descendu aux vertigineuses profondeurs où vit un peuple de kobolds, toujours à un doigt d'être précipités dans l'immensité béante du gouffre, broyés sous des avalanches de schistes et de psammites, ou foudroyés par l'artillerie du grisou ; puis encore, avoir assisté à ces désastreux lendemains de cataclysmes, quand la bure volée en éclats s'est de haut en bas élaboussée de la moelle jaillie des cervelles, et que des villages entiers pleurent des pères, des frères, des époux, les

assises écroulées du foyer domestique ; il faut enfin avoir observé, après la stupeur et la consternation de ces grandes calamités publiques, le calme qui se refait petit à petit dans les esprits, le courage solide, le dédain et l'indifférence de la mort, la fidélité à la consigne qui, à peine la dernière bière coulée en terre, ramènent aux sinistres cavernes, où les leurs trépassèrent, ces admirables soldats du devoir, pour sentir quel puissant concours de semblables hommes apportent à la prospérité d'une nation.

Il n'y a pas d'exemple que, à la suite d'un de ces horribles drames qui se jouent à cinq ou six cents mètres sous terre, presque aux limites de l'organisme terrestre, avec les Furies exterminatrices de la création pour acteurs, un de ceux qui ont échappé à la catastrophe déserte le poste où, face à face, il a vu un instant le funèbre rictus de la Camarde lui apparaître à travers les sanglantes apothéoses des ténèbres soudainement incendiées. Et ces renaissants périls, cet héroïsme qui s'ignore, cette sorte d'impassibilité devant les destins inexorables ont graduellement composé une humanité éprouvée, d'un acier passé au feu et qui résiste à toutes les épreuves. Nous verrons d'ailleurs tout à l'heure que la même force tranquille qu'elle oppose aux révoltes de la Cybèle outragée, elle l'apporte aussi, en vrai dompteur d'éléments qu'elle est, dans ses luttes contre le feu, aux brasiers de ses laminoirs et de ses verreries. Ainsi s'achèvera pour nous, à travers le fer et la houille, la connaissance de cette complexe physionomie de la Patrie belge, commencée naguère par la terre et par l'eau.

Il semble, au surplus, que, en fondant ensemble le faisceau des provinces flamandes et wallonnes, les politiques aient voulu préparer à l'observateur le tableau des plus saisissants contrastes. De même qu'entre la grande plaine des Flandres, prolongée jusqu'aux horizons en une succession ininterrompue de pâturages, et le cabossement de la vallée de la Meuse, toute hérissée de monts et coupée de ravins, les dissemblances géologiques seraient assez considérables pour former deux contrées parfaitement distinctes ; ainsi les races qui y ont assis leur lit, seulement unies par des convenances politiques et mieux encore par l'attachement à l'œuvre de la prospérité commune, se séparent sur tous les autres points, et d'apparences et de fond. Autant l'un, dans l'accomplissement du labeur quotidien, est grave, silencieux, concentré, froidement tenace, sans expansion bruyante ; autant l'autre se laisse aller aux manifestations extérieures, anime de sa gaieté les activités de son travail, prodigue la dépense nerveuse. A Mons, à Namur, à Liège on se croirait presque en pays français ; et non seulement les villes, mais les banlieues ouvrières et même les campagnes, fouettées d'une sève plus chaude, se rattachent à la France par des affinités secrètes qui, jusqu'à un certain point, expliquent les rancunes historiques entre les anciennes Flandres et l'ancienne Wallonie, et les persistantes coalitions de l'élément wallon, ligué avec la chevalerie du

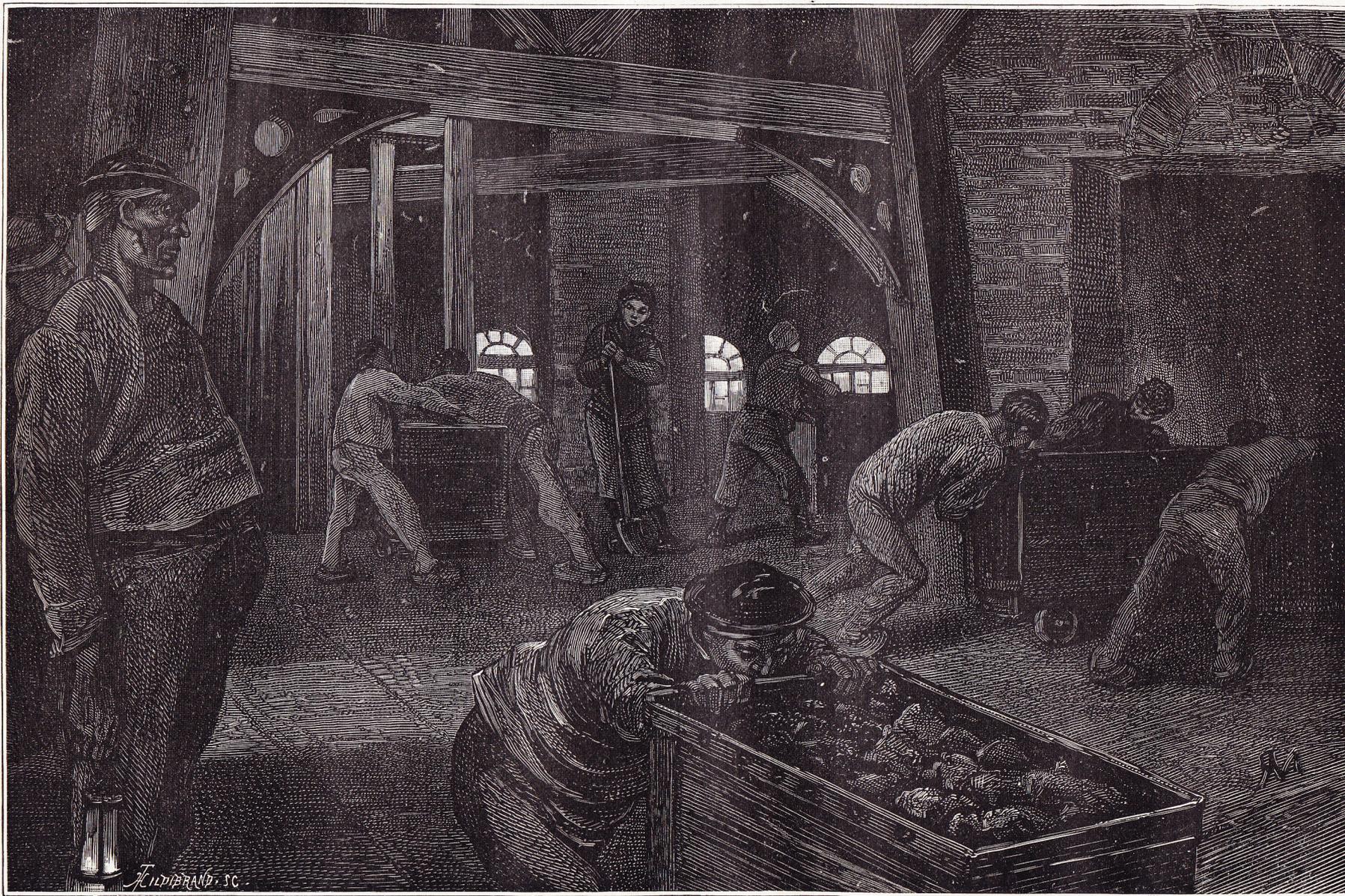


Plate-forme d'un charbonnage (voy p. 276). — Dessin de Constant Meunier, d'après nature.

Lys contre l'œuvre révolutionnaire des communes.

Une entente solide a fini par avoir raison de ces sourdes hostilités de races, mais sans faire disparaître les différences profondes qui règnent dans le caractère et les mœurs; et l'on admire qu'un tel accord ait pu niveler à la longue les primitives résistances en un pays où les configurations du sol tout à la fois et les penchants des aborigènes semblaient marquer les intrançables limites de deux peuples distincts.

Ce n'est pas là le moins curieux spectacle de cette Belgique, d'une fusion si parfaite sous ses apparentes incohérences, et qui, groupée sur des étendues de pays successivement maritimes, agricoles, forestières et minières, avec une mer, des fleuves, une infinité de cours d'eau, des industries souterraines, des défilés de montagnes, le tout si étroitement juxtaposé qu'en quelques heures on passe de la contrée des grandes eaux à la contrée des grands rochers, a su concilier à la longue les antinomies spirituelles qui semblaient devoir barrer d'une éternelle ligne de démarcation ses confédérations politiques et sociales.

Aspect général du Borinage. — Vue de la contrée du haut des terrasses du château de Mons. — Le noir éternel. — Californies souterraines. — Impressions et paysages. — Les terris. — Le Moloch. — Condition de l'homme, de la femme et de l'enfant au Borinage. — Les sacrifices humains.

Pour bien juger ce peuple wallon, il faut le voir à l'œuvre, dans les fumées de ses charbonnages et les tonnerres de ses usines. Toute une partie du pays hennuyer, où nous allons pénétrer, a l'animation et le retentissement d'une énorme forge; et le noir labeur de la houille et du fer a fini par changer le pays même et lui donner une physionomie farouche, comme ces cercles dantesques brûlés par la foudre et qu'aucune floraison n'étoile plus.

De la terrasse du château de Mons (voy. p. 273) on voit se dérouler des campagnes dévastées et rabougries qu'une suie, éternellement projetée des hautes cheminées, recouvre d'un linceul chaque jour épaissi, comme les pluies de cendres sous lesquelles, il y a quelque mille ans, s'ensevelirent Herculanium et Pompéi.

Sous ce lent et incessant déluge de charbon, l'air s'estompe de teintes fuligineuses qui décolorent jusqu'à la clarté du jour; le soleil lui-même y sombre aux vagues de l'universelle fumée comme un navire battu par une mer d'encre. Pour nous, qui venons de quitter les vertes idylles de la terre flamande, ce tranquille paradis de pâtres et de bestiaux, la sensation est forte de nous trouver brusquement jetés sur ce sol de cataclysmes, dans les noires tristesses d'un horizon calciné, au bas duquel s'étagent en tous sens des buttes sombres, affreusement pelées. L'aurore n'y distille pas, comme ailleurs, ses rosées de topazes, de rubis et de saphirs qui font ressembler les prairies à un firmament constellé; mais, comme un blessé roulé dans des linges souillés, elle met au ciel une large plaie rouge dont les larmes sont bues rapidement par les poussières montées de la terre.

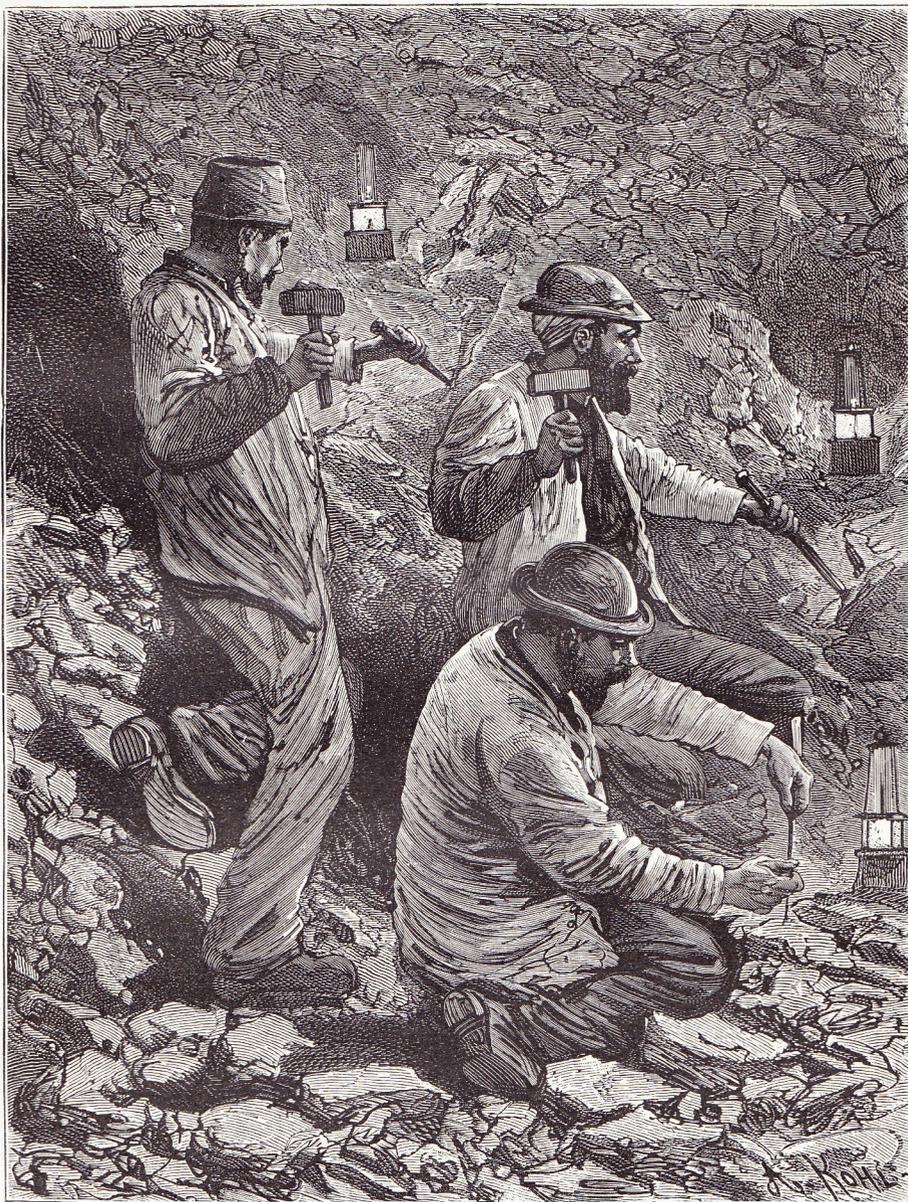
C'est la contrée désolée aux rives de laquelle expirent les gaités de la création, la terre de feu où bout dans les profondeurs la chaudière des sorcières de Macbeth, le *Finis terræ* des églogues et des bucoliques. De grandes flammes souterraines la dévorent constamment, pareilles à une meute de chiens roux, et elle profile sous le ciel des vertèbres sèches, auxquelles la glèbe ne pend plus que comme des écharnures aux os d'un squelette. Partout l'œil est offensé par de raides et géométriques carcasses dont les enchevêtrements, découpés en grosses barres noires sur le noir de l'air, ressemblent à d'énormes ossatures de squales échouées sur le rivage (voy. p. 281). Ainsi, du moins, nous apparaissent, dans l'énigmatique crépuscule de ces atmosphères troublées, les complications de charpentes, de poutrelles et de cheminées qui revêtent extérieurement les charbonnages et font à la terre comme une vaste chape de fer et de bois.

Ce qu'on aperçoit du château de Mons, c'est le cœur même du pays charbonnier. Plus loin, du côté de Charleroi, dans cet autre cratère toujours en éruption et qui vomit du charbon, du fer, un fleuve igné de matières incandescentes, l'industrie houillère s'entremêle aux verreries et aux laminoirs; mais ici elle est seule et règne en maîtresse absolue sur toute la contrée qui s'appelle le Borinage. Aucune diversion au grand œuvre ténébreux de l'extraction du charbon (voy. p. 277) : toutes les activités, toutes les intelligences, tous les capitaux, penchés sur le gouffre où, de cinq minutes en cinq minutes, s'engloutissent les petites cages chargées de wagons, comme de la vie qui s'enfoncerait dans les ondes d'un monstrueux Èrèbe, regardent remonter l'or noir arraché par l'infatigable pic des mineurs aux cavernes Californies enfoncées dans l'empire même des limbes. Les coups de piston de la machine qui active cet incessant va-et-vient des cages montantes et descendantes, rauque symphonie qu'on n'oublie plus une fois qu'elle vous a déchiré l'oreille, ont l'air d'haleines furieuses rythmant la palpitation de cette vie du fond. Par moments, un beuglement d'aurochs blessé monte des entrailles du sol, comme le cri de douleur et d'agonie de la terre violée. Et tous ces bruits auxquels s'ajoutent encore le tonnerre des wagons poussés à toute volée sur les plates-formes (voy. p. 275), les sonneries qui signalent le départ et l'arrivée des cages, le ronflement des volants tourbillonnant comme de gigantesques meules, et, au fond des galeries, le roulement des berlines cahotées sur des rails par des genets d'Espagne (voy. p. 280) ou précipitées sur les plans inclinés, forment dans l'air une prodigieuse clameur, pareille à celle que poussent, dans les champs de bataille, les vaincus terrassés sous le genou des vainqueurs, ce pendant que des cheminées béantes comme les gueules qu'ouvriraient une légion de Pythons jaillissent des tourbillons de fumée et de feu.

Partout ici l'horizon est cabossé de grandes buttes, ampoules poussées à la surface du sol sur la fermenta-

tion souterraine : ce sont les « terris » (voy. p. 281). Chaque jour les augmente du tassement des schistes qu'on enlève de la bure et des escarbilles crachées par les machines. Quelques-unes atteignent la hauteur de petits monts à cônes brisés, avec des flancs demi-éboulés et des sillons ravineux, pareils à d'énormes écorchures. Un feu sourd bout constamment sous les

rugueuses parois, braséant en vols d'étincelles qui, la nuit, piquent de points rouges ces espèces de grandes taupinières obscures, semblablement aux pétilllements ignés qui dansent sur les cendres d'un papier carbonisé. A la longue cependant la nature reprend possession de leurs bosses chauves, prodiguant alors les semailles de graminées dans les creux, accrochant des racines d'ar-



Mineurs extrayant le charbon dans la veine. — Dessin de Féral, d'après une photographie.

bres entre les pierres et sur la nudité brûlée des pentes finissant par jeter le verdoisement d'une forêt toute vive, qui se balance, ondule et flotte en longues chevelures dans l'immobilité vide et noire de la contrée.

Si loin que va le regard, il ne rencontre qu'une plaine hérissée d'installations industrielles dressant des bras, des moignons, des roues, des tubes, tout un outillage compliqué qui est comme l'anatomie extérieure

de ce grand organisme quasi-animal de la bure. N'a-t-il pas un estomac, sa dévorante chaudière, des poumons, ses hautes cheminées rejetant des haleines enflammées, des intestins, ses galeries creusées dans le schiste et ramifiées dans tous les sens (voy. p. 277 et 280), une respiration sensible, celle que font passer dans son énorme larynx les coups de vent furieux de ses volants?

Bien plus encore que la fabrique gantoise, cette autre bête apocalyptique, l'appareil du charbonnage fait venir à l'esprit la pensée d'une vie fonctionnante et régulière, coulée dans le moule de quelque monstrueuse animalité. Et cette image devient surtout saisissante quand, descendu dans sa vaste circulation intérieure, on a sur la chair le soufflet de ses *mouillettes* et dans les oreilles le rauque ronflement de ses machines. Tout au fond du gouffre, le colosse renâcle, anhéle, s'époumone, mugit, crachant à l'orifice ses houilles et ses cailloux. Dans d'éternelles ténèbres, que déchirent seulement les éclairs bleus du grisou, il accomplit sans trêve, en un ahan qui ne s'interrompt jamais, sa mystérieuse besogne de Danaïde, mais de Danaïde qui, au lieu de remplir le tonneau, serait condamnée au contraire à l'étancher. Et le tonneau ici est un abîme qui se vide à pleines panses de chariots en guise de seaux; — à mesure qu'ils montent au jour, emplis des eaux solides du fond, de nouvelles veines s'ouvrent et dégorgent des afflux toujours nouveaux.

Tout le Borinage n'est pas autre chose. On a la perception d'une race d'hommes que les fatalités condamnent à l'implacable labeur d'une mer de nuit à vider et qui, loin du soleil et des étoiles, consomment leurs jours en d'extravagantes ardeurs pour arriver au bout de leur tâche. Point de répit, ni d'une heure, ni d'une seconde; quand ils succombent, d'autres arrivent, qui les remplacent.

Incessamment le trou des fosses réclame, comme un tribut de chair, non seulement la virilité des hommes, mais les membres grêles des petits et jusqu'au giron de la femelle. A l'âge où l'enfant s'essaye à la vie par des rires et des chants, il est plongé vivant dans les géhennes. La jeune fille, comme l'enfant, s'engloutit dans la noire horreur de ces antres de mort. Et la mère elle-même, la matrone que devrait retenir au nid le soin de la couvée, y est jetée avec toutes les autres épaves et y attelle aux *berlaines*, comme une bête de trait, sa poitrine faite pour les petites lèvres et les petites mains du nouveau-né.

Le gouffre veut tout; il lui faut cette sève humaine de laquelle son glouton appétit fait le chyle de ses activités; ni l'âge ni le sexe n'ont raison de ses exigences inapitoyées; et femmes, hommes, éphèbes vont se fondre à son gésier, comme le charbon aux gueules de ses fours.

A trente ans, l'être aimant et sensible à qui incombe la mission de prolonger jusqu'aux neiges de la vieillesse l'entretien de sa beauté, comme un port où l'homme reprend la verdure et la vaillance, n'est plus, en cet âpre et obstiné servage de la houillère qui la fait l'esclave d'un rebutant travail et aussi l'esclave des hommes, qu'une maugrachine décrépite et voûtée, dont les formes se coupent à angles brusques et qui fume, se grise, sacre et rognonne comme les tristes mâles auxquels son métier l'accouple. Heureux encore quand le minotaure les laisse sortir de ses crocs, les uns et les autres hâves, rabougris, tordus, plus semblables à

des bêtes qu'à des créatures humaines! mais la plupart du temps tout ce troupeau d'êtres vivants ne sert qu'à des hécatombes et, comme de la viande de boucherie, s'en va alimenter les charniers de la bure.

Comme en Crète on élevait pour le sacrifice un peuple de jeunes filles, la graine boraine est élevée pour le charbonnage. Au lendemain d'un des plus effroyables désastres qui aient ravagé la contrée, une mère me disait avec un rire horrible qui sonna à mes oreilles comme un glas, en me montrant l'enfant qu'elle allaitait : « C'est pour l'Agrappe! »

Or cet Agrappe, dont le nom, il y a quelques années, fit passer par le monde entier un long frisson d'épouvante et d'horreur, et quand il me fut jeté par cette femme, évoqua tout à coup en moi le funèbre tableau d'une multitude d'hommes engloutis par un coup de grisou, était précisément le charbonnage qui emporta presque la moitié de Frameries. Et cette brutalité terrible d'une parole maternelle, jaillie comme une lave des rancunes d'un cœur qui pressentait l'inexorabilité de la destinée, trouvait sans le chercher le mot vrai! Toute chair, en ce pays d'alchimie houillère, qu'elle soit de fille ou de garçon, est prédestinée à se changer au laboratoire de Plutus en bel or sonnante d'escarcelle.

Telle est cependant la force des routines, tel est aussi l'héroïsme de cette rude population que, pour un cri de mère qui éclate çà et là comme un cri de pétrel dans le naufrage, presque universellement l'oubli de la mort, l'indifférence du danger, et qui sait, peut-être aussi l'illusion, règnent dans les esprits. Ainsi le marin s'embarque le cœur léger et ne pense pas à la tombe que lui creuseront les flots.

Il y a d'ailleurs, entre la vie de l'homme des mines et celle de l'homme des mers, de cruelles analogies. L'un, en s'enfonçant dans les spirales d'ombre du puits, sur son frère plancher qui a l'air d'une barque (voy. p. 279); l'autre, en plongeant aux tourbillons des grandes eaux sur son mouvant esquif que chaque tourmente semble devoir emporter, affrontent également l'inconnu. Quand ils mettent le pied sur les ais de cette nacelle qui doit précipiter le mineur avec la rapidité de la foudre au plus noir du gouffre terrestre et balancer le matelot sur l'horreur des abîmes marins, nul ne peut dire si, au bout de cette corde qui se dévide et laisse couler à fond la petite cage à claire-voie et si au bout de ce large coup d'aile des voiles claquant allègrement au vent du départ, une mort tragique ne les attend pas tous deux. Sous eux oscille un plafond de ténèbres qu'aucun phare, aucune lampe ne percera jamais; la mer n'est pas plus incertaine aux pieds du marin que cette profondeur du puits où descend le houilleur; et, une fois engagés dans leur sombre aventure, parmi les roulis et les vertiges de l'espace, l'un et l'autre sont aux mains des mystérieuses Providences.

N'est-ce pas encore la même mort qui les attend : celui-ci dans le bouleversement et le fracas d'un vol-

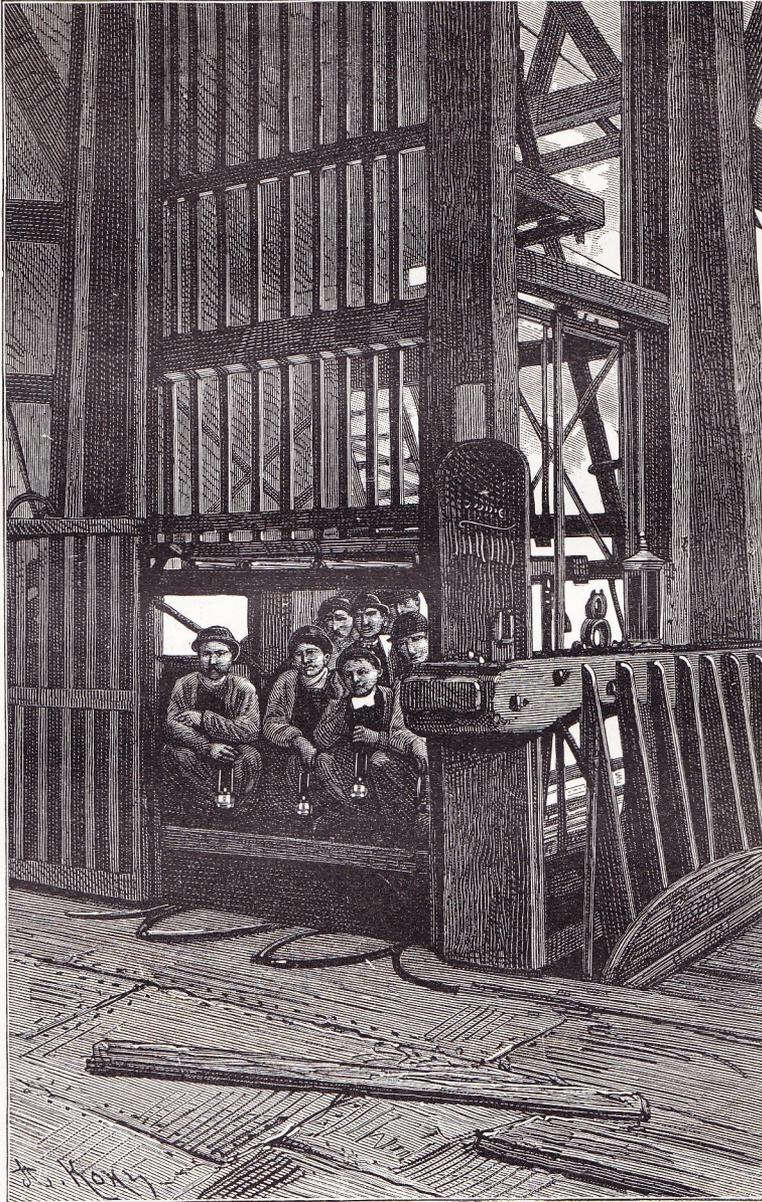
can d'eau, celui-là dans les chocs et les soulèvements d'une trombe de rocs et de pierres? Ainsi se vérifie jusqu'au bout, en cette double existence également ballottée et qui tient à un fil, — le câble auquel pend la cage du mineur et les cordages qui retiennent les voilures du marin ne sont, en effet, qu'un fil toujours sur le point de se rompre aux coups de ciseau du Harsard, cette quatrième Parque qui commande aux trois autres, — la similitude d'angoisses et de détresses pour ces deux forçats condamnés à affronter perpétuellement les redoutables mystères de la terre et de l'onde.

Pour peu qu'on se mêle à la vie boraine, dans les nombreuses agglomérations qui, autour des charbonnages, ont fini par former de populeux villages, on est frappé du peu de place que la peur et même seulement la pensée du danger occupent dans l'existence du mineur. Chez un petit nombre d'entre eux cependant l'œil semble avoir gardé une stupeur de ce perpétuel tête-à-tête avec la bure toute noire aux grimaçants profils de tarasques et de guivres pétrifiés; mais tous ceux que leur métier de bête de somme n'a pas hébétés, au point d'en faire des sortes de brutes automatiques en qui l'humanité s'est presque éteinte, ont sous leur masque de suie une gaieté brutale et goguenarde, sonnante haut aux parties de cabaret et aux ébattements de salles de danse.

Cette jovialité rude est même une des particularités du Borinage, et le mal profond des crises industrielles

n'a pu l'entamer. Autrefois, il est vrai, quand les commandes étaient si pressantes qu'il fallait activer à prix d'or, pour faire face à la consommation, le travail des charbonniers, la bonne humeur s'alimentait à l'abondance du salaire : on vous racontera à Jemmapes, à Mons, à Saint-Ghislain les prodigalités de dépense qui donnaient, en ce temps, au train des ménages l'air d'une kermesse ininterrompue.

Les charbonnières, à ouïr ces échos d'un passé lointain, se couvriraient de soies et de bijoux, et chez elles s'aideraient des bons offices d'une servante. Quant aux charbonniers, ils décoiffaient gaillardement, aux sauteries des salons, les bouteilles de champagne, ne trouvant rien de trop coûteux pour leur goût du faste et de la bonne vie. Ils en sont bien revenus, les pauvres Borains; la pot-bouille ne mijote plus que maigrement dans l'âtre, et d'un bout à l'autre de l'an ils riment le dur métier de misère. Mais, pour diminuée qu'elle soit, la gaieté originelle n'en jette pas moins ses bordées, une gaieté tournée à l'aigre avec des éclats bourrus, un fond de colère et de fiel amassés et pas-



Descente d'un train de mineurs. — Dessin de Férat, d'après une photographie.

sant dans leurs rires comme des sonorités de clairon; bref, la gaieté farouche d'un peuple malheureux et que les ferments socialistes n'ont pas cessé d'agiter.

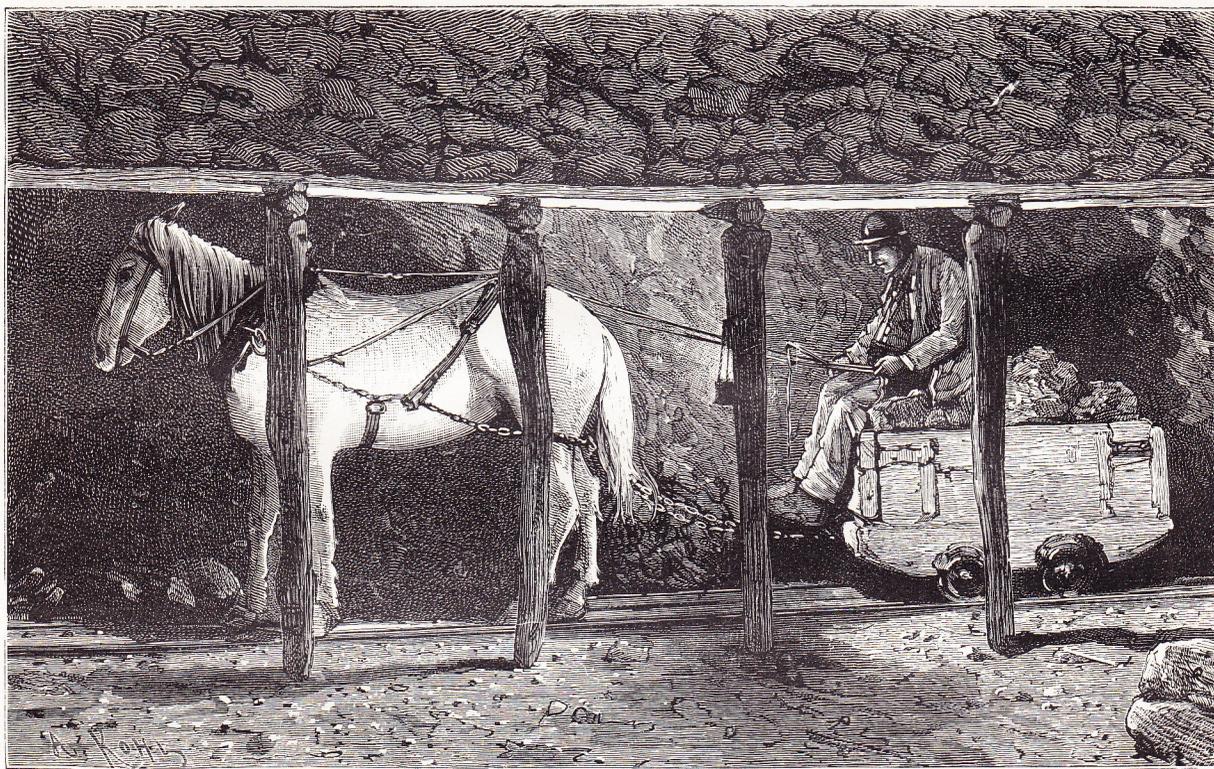
« Au premier abord on les croirait mauvais, me disait quelqu'un qui les connaît bien; mais ils ne sont qu'incultes et sauvages, sans aucune notion de politesse et de bienséance. Ajoutez que nulle imprévoyance ne vaut la leur : l'épargne leur est inconnue; ils vivent au

jour le jour sans souci du lendemain, accumulant la dette chez l'épicier et le boulanger, et, quand ils ont de l'argent, le dépensant sans compter en festoiments, en godaillies, en paris, aux jeux de balle et de tir à la perche qui sont leur grand divertissement. Au fond, malgré leurs coups de gueule et de boutoir, leurs rixes et leurs constants démêlés avec la justice de paix, ils sont bons drilles. »

Mon interlocuteur avait raison : le peu d'argent qu'ils gagnent s'en va à des dépenses inconsidérées, à des plaisirs de cabaret, à des goguettes de bastringue, aux émotions du jeu qu'ils aiment en enfants, ces pauvres diables qui jouent leur vie à pile ou face, dans une sorte de perpétuel jeu de hasard ; mais ce qu'il ne

me disait pas, c'est que toutes ces folies de petit peuple s'étourdissant leur cachent leur misère, l'état précaire de leur vie présente, la vente à l'encan de leur humble mobilier peut-être pour le lendemain, les sombres détresses de leur existence enterrée dans un puits.

Pour qui a dans l'oreille ce cornet d'or où la rumeur des hommes acquiert ses significations réelles, leur gaieté sonne le creux, avec quelque chose des hilarités du croque-mort ; dans les bals où ils gironnent et battent leurs entrechats, la main d'ombre que la mort étend partout sur l'humanité misérable est derrière eux et les pousse, pareils à des ombres grimaçantes et qui tourbillonnent sans se douter qu'au bout de leurs danses il y a la culbute au fond de la fosse, le ménage sans



Intérieur d'une galerie avec berline (voy. p. 276-278). — Dessin de J. Férat, d'après une photographie.

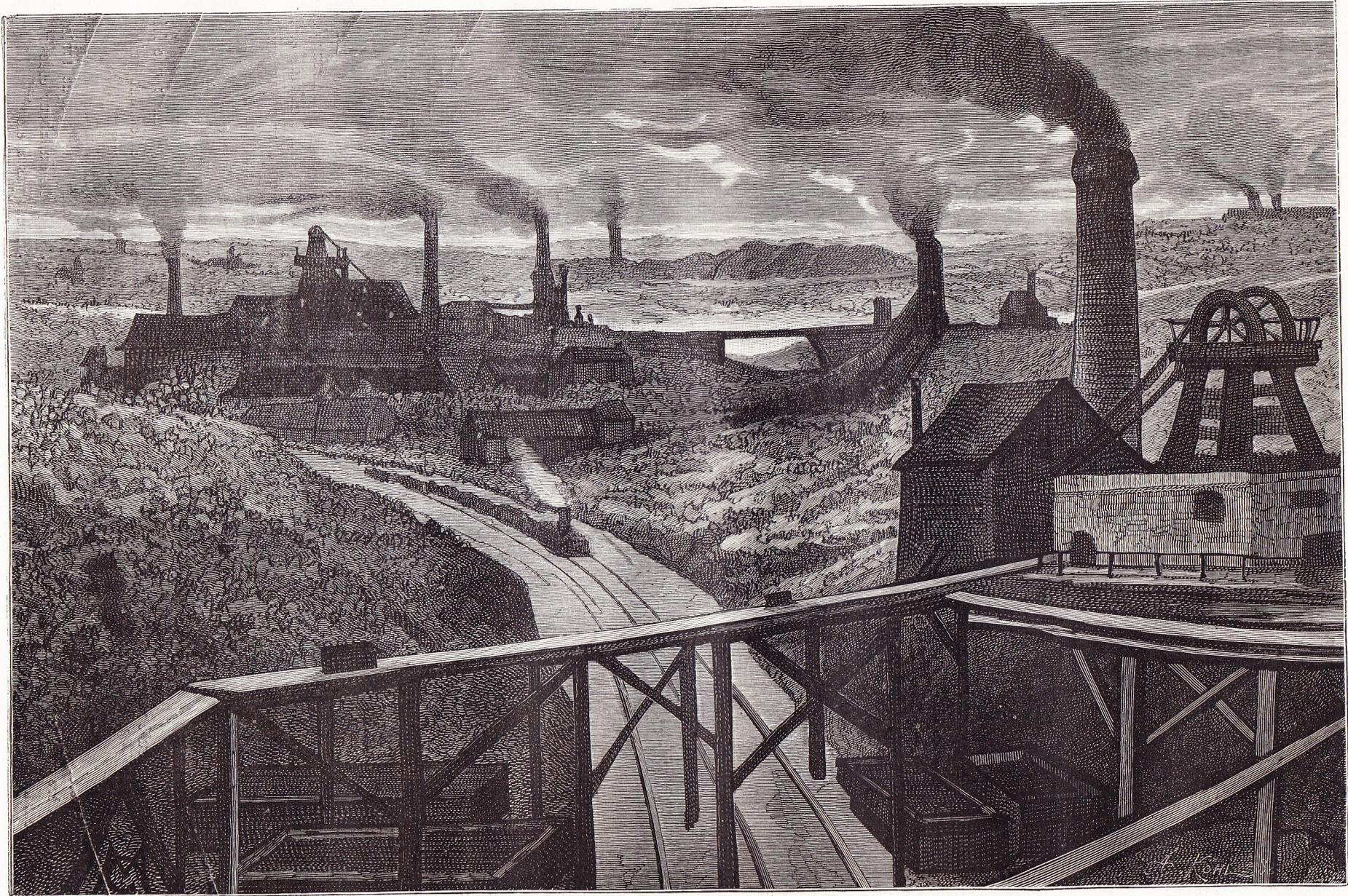
pain et la haie pour abri. Peut-être, après tout, le savent-ils, et sous leur nonchalance apparente cachent-ils la prescience de ce qui les attend : le genièvre qu'ils boivent à pleins verres serait alors la liqueur de consolation et d'oubli plus encore que de stupide ivresse.

Les villages miniers. — Le donjon moderne. — La houillère centre de la vie. — Attraction du charbonnage. — Les filles boraines.

De Mons à Quiévrain se prolonge le défilé des villages miniers : Jemmapes, Quaregnon, Saint-Ghislain, Boussu, Elouges, Cuesmes, Dour, Pâturages, Frameries, Flénu, Hornu. Mais, tandis qu'à Jemmapes, Quaregnon et Saint-Ghislain, grosses bourgades cosues, d'une physionomie de petites cités marchandes,

l'activité du charbonnage se greffe sur d'autres industries, batelage, charroi, etc., à Elouges, Dour, Frameries, Cuesmes, Flénu, bat dans son plein le vrai cœur du Borinage.

A faibles intervalles et se touchant presque, se succèdent ici les exploitations, bouchant tous les coins de l'horizon de leurs grandes buttes, hérissant partout leurs cheminées et leurs échafaudages et couvrant de leur ombre non moins que de leur pluie de charbon les petites maisons à toits rouges poussées comme des champignons à leur pied. De même qu'aux flancs des vieux burgs se tassaient les chaumines du serf, les bicoques du houilleur enserrant de toutes parts le charbonnage, croupissant là dans l'atmosphère enflammée du monstre comme les autres vivaient dans la colère



Charbonnages et terris (aspect de la contrée boraine) (voy. p 276-277). — Dessin de Constant Meunier, d'après nature.

et le grondant appétit de l'ogre, duc, comte ou marquis, dont ils voyaient en levant la tête, si tant est qu'ils osaient la lever, errer entre les créneaux la sombre silhouette. Et la carcasse du charbonnage est elle-même pareille à une tour au fond de laquelle rugirait un ogre bien autrement dévorant. Le passant attardé l'entend meugler dans la nuit, tandis qu'aux hautes fenêtres des façades, flamboyantes comme des torchères, s'allument les reflets de la ténébreuse cuisine qu'active pour ses glotonneries un tourbillon de petites formes noires, les maîtres queux de ces fourneaux dont les marmites sont des chaudières.

Le charbonnage est, en effet, le moderne donjon de la contrée; comme l'autre, il prélève la dîme et la corvée sur les populations qui ont cherché un gîte à son abri; même de loin, un grondement sourd annonce ses approches; et de ses contreforts, racines géantes qui pompent la sève et la vie aux alentours, il s'enfonce, il plonge au cœur de la terre et des siècles. Est-ce que ces palais du Feu ne sont pas, en effet, bâtis aussi bien dans le temps que dans l'espace? Une cage qui s'enfonce dans la bure a l'air de s'engloutir dans l'infini des âges. Et c'est à toute heure du jour, et sur cent points différents, que s'opère ici ce miracle; on ne compte pas moins de deux cents charbonnages dans ce petit coin de pays, presque tous fonctionnant sans interruption, pompant le charbon, vidant la terre, ramifiant au sous-sol leurs innombrables réseaux, — catacombes du travail remplies d'ossements humains et dont l'avenir ne débrouillera pas le martyrologe.

La malice ou la rancune publiques les a baptisés de sobriquets, comme des bêtes ou des hommes; et vraiment on les traite en personnes vivantes desquelles, presque toujours, on aurait eu à se plaindre et qu'on raillerait avec une froide colère. Tantôt c'est une ironie qui semble railler l'argent et l'effort perdus : Plate-Veine, Pouilleuse, Grand-Bouillon de Pâturages, Bonne-Veine-à-mouche; et d'autres fois les noms ont simplement une drôlerie pittoresque : Tire-Terre, Grand-Buisson, Tichère, Belle-Victoire, Cossette, Crachet-Pickery, Escoffiaux, Turlupu, Jauquettes-sur-Dames, Grande-Machine-à-feu de Dour.

Chaque houillère a son petit peuple qui vit dans ses fumées, s'est bâti des maisons sur son cratère, se marie, procrée et meurt au ronflement des machines dont les coupetées, comme des voix d'orgues, se mêlent au commencement et à la fin de leur existence. Les mêmes pistons qui activent dans la bure la montée et la descente des cages font aller toute cette vie de misère et d'insouciance, comme les pulsations d'un grand cœur de fer; et quand, à côté de la fosse d'où l'on remonte, se creuse pour le Borain cette autre fosse, la dernière et celle de laquelle on ne remonte plus, la poussière vomie des cheminées va s'ajouter aux pelletées de terre dont les voisins recouvrent au prochain cimetière son corps consumé par l'âge ou le travail. Comme le paysan des Flandres est marié à la

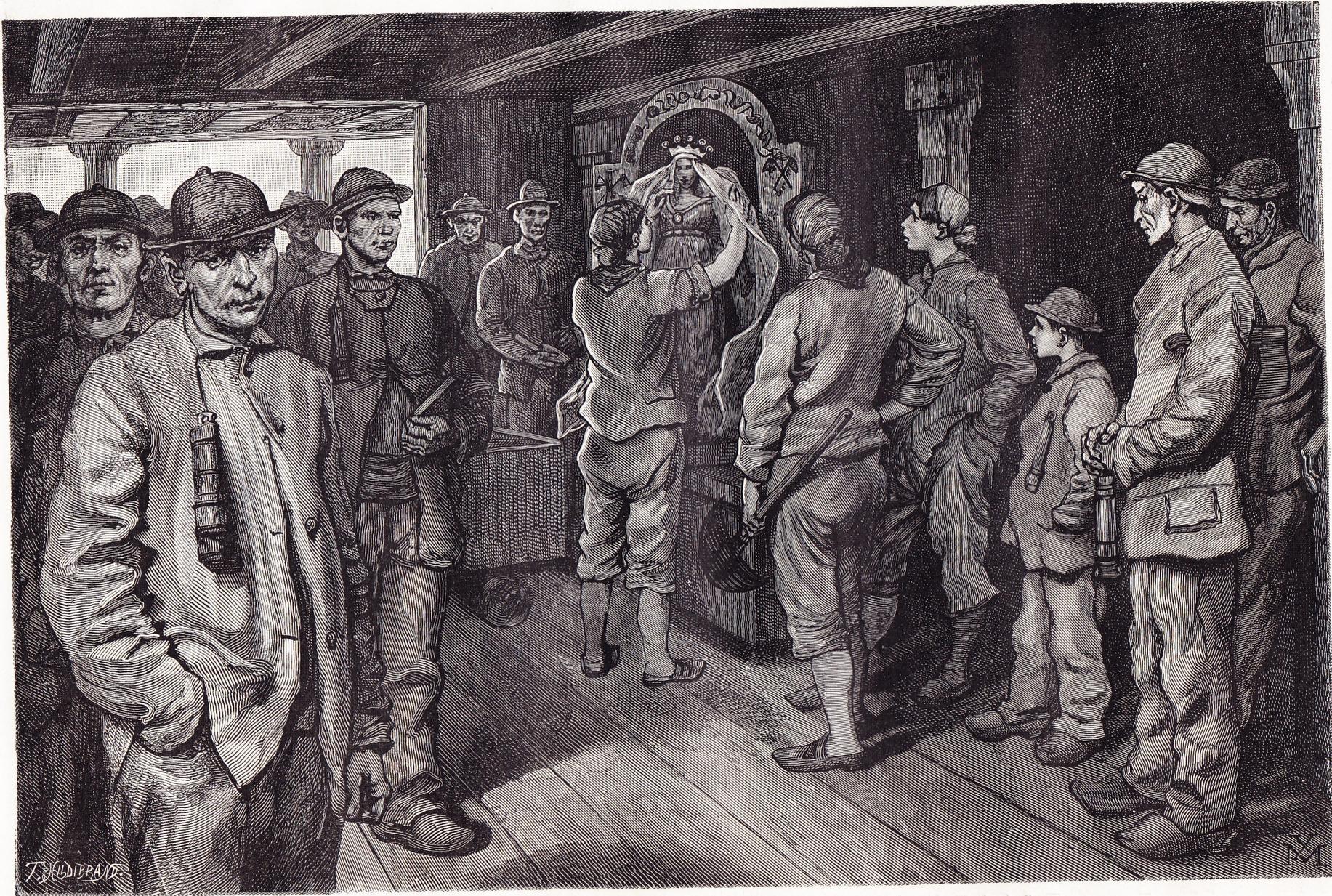
terre, la grande matrice qu'il féconde de ses sueurs, le mineur, lui, est marié à la fosse; — mariage bien autrement chanceux, car la matrone ici est grondeuse et bourrue et finit presque toujours par dévorer son noir époux.

Pourtant ils l'aiment d'une indissoluble tendresse : même cassés par le temps, ils ne peuvent se résigner à vivre loin d'elle; et cette affection tenace est un trait de plus qui les fait ressembler au marin, lequel, si démoli qu'il soit par les coups de mer, se hisse encore dans sa barque ou, accroupi à la pointe des estacades, berce sa machinale songerie aux roulis.

On m'a montré de très vieilles gens, hommes et femmes, — car la femme elle-même ne peut se défendre de l'attraction du puits, — qui, après avoir vu pendant un demi-siècle se fermer sur eux chaque jour les ténèbres de la fosse, continuaient, quasi impotents et ne se mouvant plus qu'à grand-peine, comme des squelettes aux articulations rouillées, à vivre autour de cette bouche d'ombre, ramassant les escarbilles, triant le charbon, s'employant aux petites besognes de la lampisterie. Quant aux jeunes, ils descendent presque en chantant : j'ai vu s'engloutir dans les puits des cages d'où montaient, comme d'une volière, des cris, des rires, des folies, et, à mesure que s'enfonçait le fragile vaisseau, cette gaieté, comme une suprême rumeur de vie sortie de la mort, venait expirer à l'orifice.

Au milieu du noir universel et presque dans les ombres éternelles du fond, les filles y ont le goût des coquetteries, l'amour des rubans, le désir si féminin de mourir, s'il faut qu'elles meurent, avec un brin de parure et de toilette. Toutes blanches et fraîchement lavées sous leur veste et leur pantalon d'homme, on les voit partir en bandes pour le charbonnage, une fleur aux dents, de longs « suivez-moi » claquants jusqu'aux reins, leurs cheveux massés dans des résilles ou des bourses en taffetas, sous de petits chapeaux de paille claire ou foncée. Une odeur de belle nature saine les suit dans l'abîme d'où elles ressortiront tout à l'heure souillées, la bouche et les yeux noyés de charbon, comme si, tout au fond d'elles, une pensée vague d'attendrir le Destin par leur joli air ambigu de filles-garçons surnageait à toutes les saletés de leur métier. Ainsi, même aux crocs du monstre, elles demeurent femmes, périssant dans l'horreur des coups de grisou avec l'éclair noir d'une œillade et le pétilllement rouge d'un œillet ou d'un ruban sur la tempe. Et, loin d'en rire, on est ému par cette persistance obstinée de plaire qui, à un doigt de la mort, entretient le soin de la beauté chez ces pâles fiancées de l'Ombre.

Rapidement, il est vrai, elles déclinent : une fois que le ménage, les gésines et l'âge les ont prises, elles tombent à la déchéance et deviennent de souillonneses maritornes, en qui le sexe se décrépité misérablement. Mais, jeunes, elles ont presque toutes, en cet étrange Borinage où l'âpreté du labeur et les misères de la vie ne parviennent pas à étouffer le sang



Charbonnières parant la statue de sainte Barbe (voy. p. 284) — Dessin de X. Mellery, d'après nature

d'une race au pur galbe romain, une fleur de beauté solide et rouge dont l'éclat se reflète jusque chez les hommes. Les filles de Quaregnon, grasses, amples, d'une chair drue et ronde, avivent un teint coloré et de fortes lèvres pourprées au brun chaud de leurs chevelures crespelées, avec de larges lignes de visage où le sculpteur trouverait un type vraiment marmoréen.

Les salons borains. — La Sainte-Barbe. — Ducasses et festivités. — Les capitaines et les dames de danse. — La farce du Durmené.

Chaque village a ses salons, ou salles de danse, dans lesquels, les dimanches et les jours fériés, les filles, ayant enfin déposé leurs guenilles masculines, s'en viennent, leurs bandeaux oints de pommade, en corsets serrants et bonnets fleuris, attiser au cœur des danseurs les feux de l'amour et de la jalousie. Trois ou quatre quinquets accrochés au mur tapissé de papier à rosaces allument les couleurs crues de leur toilette, où le rouge, le vert et le bleu fanfarent, comme si elles voulaient laver dans ces flots d'éclatante teinture l'oubli des crasses dont, toute la semaine, la houille les macule; et aux aigres couacs d'une clarinette, d'un cornet à piston et d'un trombone, perchés sur une estrade, elles toupillent, avec des rages furieuses de plaisir, dans des rondes éperdues et des quadrilles échevelés que les hommes, rasés de frais, une casquette en cône mou plantée sur l'oreille, scandent de coups de talon frénétiques. Les bourrées des chaloupiers aux *flamingos* anversois donnent seules une idée de ces gignes tourbillonnantes qui font osciller les corbeilles de fleurs de papier pendues aux solives et se prolongent jusqu'à ce que, à bout de salive, époumonés, rendus, les couples s'affalent et roulent sur les banquettes, haleinant comme des soufflets de forge.

En un milieu de si grande fermentation, la morale court des risques; et, bien qu'on ait exagéré la licence des Borains, il n'en est pas moins vrai que l'honnêteté des filles y est exposée à de rudes assauts. Des fillettes de quinze ans s'y émancipent en rigolbochades, aux bras de jeunes godelureaux du même âge. Dès le premier salaire, le garçon s'affranchit de la tutelle familiale, court les ducasses, fréquente le cabaret, mène la vie d'homme, et, sauf une redevance qu'il paye à ses parents pour le logement et la nourriture, dispose à peu près intégralement de son gain.

Mais il est un jour de l'année où toute cette brutale effervescence, déjà grande en temps ordinaire, est portée à son comble : c'est pendant le temps de la « fiesse » par excellence du Borinage, la grande kermesse annuelle de la Sainte-Barbe. Ce jour-là, le charbonnage chôme et le moloch sommeille. Même aux plus mauvaises années, on va par bandes de cabaret en cabaret, au son du tambour, filles et garçons mêlés; et l'air est déchiré par les décharges de petits mortiers bourrés de poudre et qu'on fait partir de moment en moment, comme une joyeuse artillerie dont le fracas s'en va glorifier la sainte en son paradis.

Le Borinage appelle cela « tirer des campes ».

Il y a vingt-cinq ans, au plein de l'activité charbonnière, la fête s'accompagnait d'agapes auxquelles s'abattaient fraternellement patrons et ouvriers, de festivités grotesques qui débridaient les hilarités, de distributions de primes en victuailles aux ouvriers qui avaient abattu le plus de charbon pendant l'année. Chaque paroisse décorait alors ses autels de feuillages, de paillons et de fleurs, avec une pompe abondante et barbare qui servait à glorifier la vénérée patronne pendant la durée d'une grand'messe prolongée au ronflement des orgues.

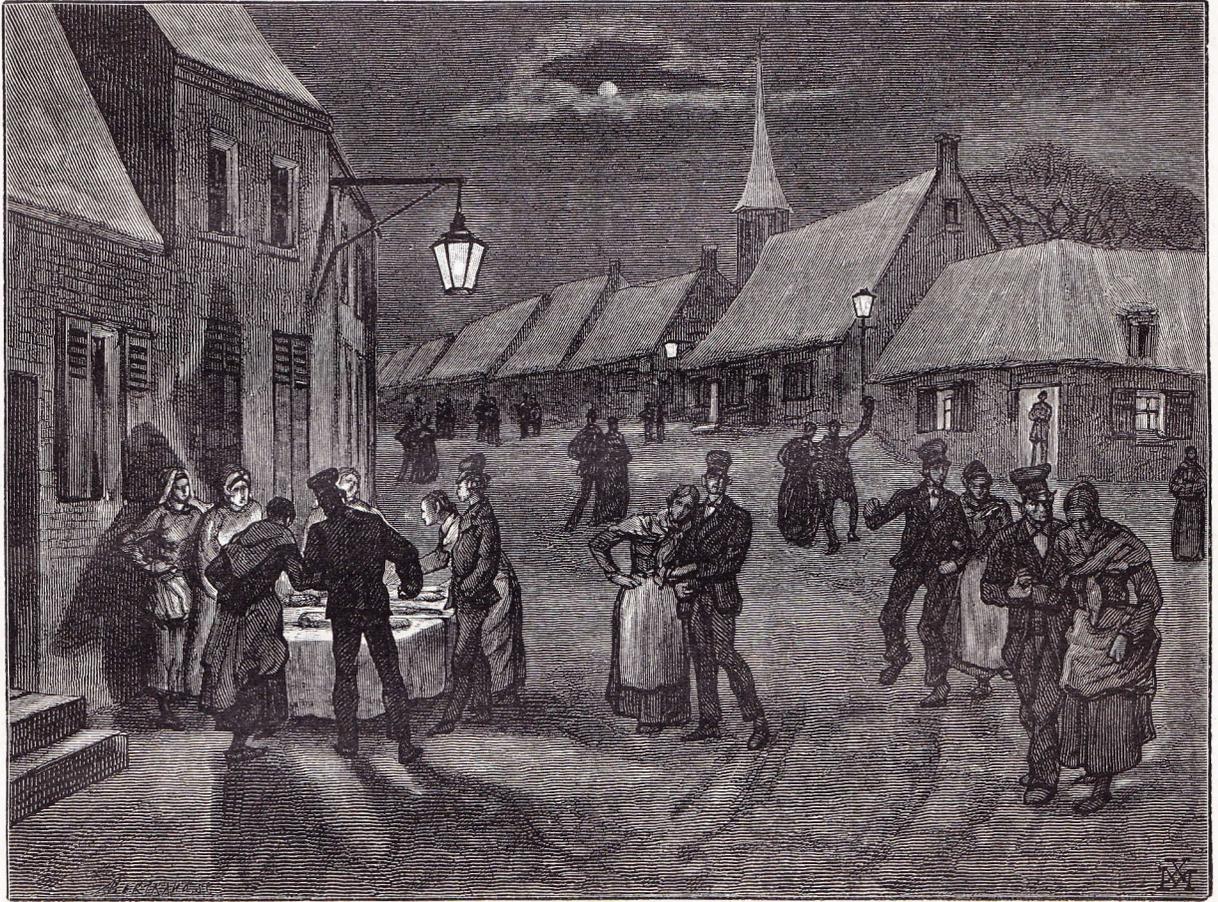
La gêne des ménages a mis, depuis, une sourdine à ces galas : cependant, on tire toujours les *campes*; la grand'messe réunit comme par le passé autour de la statue de la patronne une foule suppliante (voy. p. 283) qui, cette fois-là du moins, sentant partout autour d'elle les incertitudes de la vie, s'abîme dans une minute de ferveur sincère; et sur les tables les plus pauvres apparaît la tarte aux prunes et au riz dont s'empiffre la famille, en vidant de grands bols de café. C'est encore la coutume, la veille de la Sainte-Barbe, que le train du matin emporte avec lui dans sa descente à la fosse une sorte de grossière représentation de la « bonne dame », parée à deniers communs. Elle y demeure toute la journée comme le témoignage de l'aide tutélaire que la sainte accorde aux ténébreuses populations de la bure, et différentes cérémonies, qui du reste varient de charbonnage à charbonnage, accompagnent son séjour aux régions de la houille. Généralement on la pose dans une niche, sous le rayonnement de trois ou quatre chandelles, humble luminaire qui tout là-bas, en ces profondeurs de nuit, est comme une pâle imitation des herbes allumées dans la splendeur des oratoires. Et certes le spectacle doit être saisissant de voir au plus épais de l'ombre éternelle scintiller et trembloter ces petites étoiles rouges, auxquelles tant de rudes cœurs accrochent leur espérance. Il semble que, tant qu'elle est présente, la toute-puissante et la toute bonne, le danger soit momentanément conjuré; et, de même qu'au matin elle a été descendue avec solennité, on la remonte le soir venu, avec une piété grave, toute souillée et misérable, sous ses voiles naguère immaculés et maintenant machurés de charbon. Notre artiste a choisi le moment où, revenue enfin au jour, les filles de la mine s'empressent autour d'elle pour réparer le désordre de sa toilette; dans un instant la boîte à double volet au fond de laquelle trône la miraculeuse poupée, et qui l'encadre comme un décor de mignonne chapelle, sera refermée; alors l'une des charbonnières, celle à qui la garde de la sainte est confiée, l'emportera chez elle et la tiendra soigneusement celée jusqu'à l'an prochain.

Justement le 4 novembre, jour de la fête, coïncide avec le déballage des marchands forains, le tournellement des carrousels et les parades des pitres à la foire de Mons. Dès midi, les routes s'emplissent de monde, les trains sont pris d'assaut, par grandes bandes on

part pour la cité montoise, capitale de la contrée. Et c'est, le long des tréteaux et des boutiques, une traînée de curiosités inassouvies, des tassements de Borains bouche bée devant les saltimbanques en maillots, une pétarade de jovialité luronne s'é moustillant aux quolibets des queues-rouges. Les ménagères, qui font alors leurs emplettes, s'abattent sur les étalages, se chamaillant avec les camelots en des marchandages sans fin; on va voir les femmes géantes, les veaux à deux têtes, les monstres marins, consulter l'oracle dans l'échoppe des diseuses de bonne aventure, s'emplir l'estomac aux fritures de crêpes et de beignets. Et

quand, la nuit tombée, après des libations prolongées dans les cafés de la place et des folies de plaisir auxquelles on a dépensé son dernier sol, toute cette population, un instant arrachée à la nuit de ses cavernes, sent tomber sur cet oubli de tout un jour le rappel des réalités, on dirait que le train qui l'emporte au milieu des hurlements, des cris d'animaux et des rires, charroie à ses souterraines demeures un tourbillon de brucolaques poussant des hurvaris furieux.

Indépendamment de la fête de Sainte-Barbe, les villages borains ont leurs ducasses dont les dates s'échelonnent le long du calendrier et auxquelles se rat-



Un soir de Sainte-Barbe par un temps de neige. — Dessin de X. Mellery, d'après nature.

tachent des particularités amusantes. Ainsi en est-il de cette coutume de quêter, de maison en maison, aussitôt après la kermesse, la dîme qui alimentera la kermesse suivante. Les jeunes gens investis de cette mission s'appellent « capitaines » : c'est une sorte de charge honorifique et non sans profits d'ailleurs, qui s'enlève à l'adjudication, généralement cent, deux cents et même trois cents pots de bière, selon l'importance des villages. Avec le produit des collectes on organise des bals, des feux de Bengale, des décharges de boîtes à feu, et le surplus devient le bénéfice des adjudicataires.

Pendant tout le temps de la fête, on les voit grave-

ment se promener par les rues avec les insignes de leur dignité, à savoir : un claque hérissé d'un plumet flottant et un jonc flexible; et la gravité correcte de leur toilette leur donne l'air de maîtres de cérémonies. Rien n'est imposant comme la solennité avec laquelle ils ouvrent le bal : à peine l'orchestre a-t-il préludé qu'ils se mettent à tourner lentement sur eux-mêmes, les bras arrondis, avec des grâces et des sentimentalités majestueuses de danseurs de pavane. La paupière mi-close sur leurs prunelles immobiles, ils semblent rappeler au respect de la danse les fougueux qu'une ardeur trop grande risquerait d'écartier des bienséances; mais le *cavalier seul* ne figure là que

comme un rite obligé qui précède l'entrain des folies chorégraphiques. Bientôt des fillettes de six à huit ans, enrubannées et gantées, pénètrent à leur tour dans les orbes de leurs molles girations cadencées, et tandis que, rougissantes et figées dans une raideur candide de prix de sagesse, elles règlent le mouvement de leurs petits brodequins sur les entrechats de leurs danseurs, ceux-ci les balancent dans une valse cérémonieuse sous les regards orgueilleux des mères qui ont payé à beaux deniers la faveur que les capitaines octroient à leurs filles, élevées pour la circonstance à la dignité de « dames de danse ».

Une autre farce, qui rappelle la moquerie du moyen âge pour les maris outragés, signale la fin de toutes ces festivités : si parmi les capitaines il s'en trouve un qui soit marié, c'est à lui qu'incombera le rôle de provoquer les adjudications pour la capitainerie de l'an suivant; mais la considération de l'époux sera avant tout offensée dans sa personne par une coutume dérisoire dont l'origine se rattache sans doute au cas de quelque Sganarelle battu et content. On l'attache sur un âne, la figure barbouillée de suie, et en ce bouffon équipage, qui donne à la burlesque parade son nom de *Durmené*, on le promène à travers la risée du village, cahoté aux coups d'échine de sa revêche monture.

Vue d'ensemble du Borinage. — Une contrée minée. — Aspects des villages. — La maison du Borain.

Il y a un moyen très simple d'embrasser pour ainsi dire tout le Borinage d'un seul coup d'œil, c'est de prendre le train qui va sur Quiévrain et plonge à travers les activités de fourmilière de cette contrée du charbon. En quelques heures on a touché d'assez près aux enfers pour en rapporter sur la peau et dans les habits l'odeur du roussi, comme d'un voyage qu'on aurait fait aux fournaies de Belzébuth; et, assourdis par les renaissants tonnerres qui font ressembler tout le pays à une prodigieuse enclume battue par cent mille marteaux, aveuglés par les spirales de flammes et les nuages de fumée qui se déroulent dans l'air, exaspérés par le spectacle de cette rage aveugle d'un monde de fer se mouvant, tournoyant, battant l'air, sous des ciels chargés de suie et d'irrespirables atmosphères, les sens demeurent dans l'étau d'une impression de combat à outrance livré par des pygmées aux monstres d'une création primitive, démesurés par la taille et par les colères.

L'hippogriffe ignivome qui du train des bêtes fabuleuses nous porte sur ses ailes à travers la foudre et les éclairs de ces horizons incendiés et pourtant noirs — et de son vol comparable au tourbillon dans lequel Faust est entraîné à la sinistre kermesse du Brocken, nous fait raser des précipices recouverts d'une mince pellicule de terre — est bien le cheval aux rouges haleines qui convient à ce pays des cataclysmes et des épouvantes.

Tandis qu'il fend l'espace, le grondement de sa

course se prolonge en oscillations répercutées de proche en proche à travers les creuses et tremblantes parois de la croûte terrestre. Et c'est au fond des cavernes, dans les majestueux silences de la genèse primordiale que, descendue par mille fissures qui partout rompent la solidité du bloc tellurique, va expirer en longs échos graduellement étouffés cette rumeur de la vie bondissant par-dessus les gouffres de la mort.

Toute la région est, en effet, effroyablement minée, percée à jour, vrillée comme par le travail d'une infinité de tarets, et ressemble à un madrépore ramifié d'un infini enchevêtrement de galeries. A tout instant le train franchit des tunnels lézardés, des zones bouillantes, des aqueducs vacillants qui se maintiennent par on ne sait quel prodige sur la trépidation de ce sol mouvant comme une mer agitée et n'auraient pourtant qu'à s'effondrer pour ouvrir au-dessous de cette masse volante de voitures et d'hommes une gueule où elle irait s'engloutir tout entière.

Aucune insouciance n'est comparable à celle du Borain vivant sur cet immense cratère tranquille qu'un déplacement intérieur, une secousse d'éboulement prolongée du dehors en dedans peuvent d'un moment à l'autre changer en carrières à ciel ouvert, larges à y faire passer des Nils et des Mississipis. Jusque sous nos pieds la terre, vidée et ravagée comme une poitrine de phthisique, étend ses grands poumons creux desquels la vie s'est retirée et qui n'offrent plus que les artères inertes d'un vaste cadavre dévasté. Et la structure matérielle du pays elle-même donne bien la sensation d'une contrée soufflée, projetée en bosses tourmentées, violemment déjetée comme si le feu des volcans l'avait partout soulevée et lui avait donné cette physionomie d'éruption figée.

A partir de Jemmapes, elle se disloque visiblement, avec cette haute bosse du Flénu crevant la plaine d'un coup d'épaule furieux, et plus loin, sur le territoire de Boussu, avec Bellevue, Longterne, Grand Hainin et Bois-de-Boussu, échoués, la cheminée en l'air, au bas de l'horizon comme de géants steamboats. Puis un temps d'arrêt se fait dans cette nature bouleversée, comme si elle avait elle-même horreur de tant de cataclysmes multipliés, et un doux paysage agreste, d'une placidité riante d'idylle, lave de ses humides verdure, dans le silence d'une vraie campagne rendue aux labours et où se meurt le grincement des machines, la boue de suie des routes qui mènent aux exploitations.

C'est un brusque contraste comme nous en rencontrerons tout à l'heure en si grand nombre dans le pays de Charleroi et qui rompt inopinément la chaîne des oppressions sous lesquelles l'esprit est demeuré jusqu'alors pantelant. Mais, comme pendant une tourmente le ciel se déchire sur un pan d'azur et tout de suite après, au coup de fouet des nuées, se remet à tourbillonner, à peine a-t-on goûté la jouissance de cette détente que le cercle dantesque se referme sur la vision consolante de ce coin de création épanoui au soleil comme un Éden parmi des enfers; et Élouges, Dour,

Pâturages, Wasmes, Cuesmes nous rejettent au plein giron de la houille.

La même terre cabossée et turbulente qu'on apercevait naguère dresse de nouveau ses cônes, pointe ses cheminées, éructe à gros bouillons ses fumées, avec de lourdes carcasses de charbonnages partout enfoncés comme des coins dans le ciel, et des perspectives de

villages se culbutant sur les pentes avec un fouillis de toits rouges, rouges comme des lèvres sanguines dans les bistres charbonneux d'un visage de jeune hiercheuse.

Presque toujours, malgré les teintes effacées et brouillardeuses, l'aspect est pittoresque : une chaussée, qui est la rue principale, coupe l'agglomération, entre deux files inégales de petites façades basses, et fait



Coin de village borain. — Dessin de Constant Meunier, d'après nature.

retour sur une place au fond de laquelle l'église catholique aiguise son clocher, vis-à-vis du temple protestant, car, chez ces populations à demi détachées du catholicisme, la religion réformée vit sur un pied d'égalité parfaite et, chose plus rare, quelquefois en bonne intelligence avec le culte romain.

Au seuil des maisons apparaissent des figures noires, accroupies sur les talons, dans l'attitude familière

au mineur qui se délasse des ankyloses de la bure en fumant sa pipe, ramassé sur lui-même, le menton aux genoux, et même chez lui, dans son intérieur, préfère cette incommode et difficile assiette au repos de la chaise, et demeure ainsi de longues heures, perdu dans la chaleur de l'âtre.

Quelquefois, comme à Wasmes (voy. p. 288), le village, bâti sur une bosse, chevauche les pentes, dégrin-

gole les versants, s'épand en traînées de maisons qui suivent les ondulations du sol, dans un caprice de topographie heurtée et brusque, parmi des verdure de haies et de petits bois qui, l'été, constellent la sombre toile barbouillée des fonds.

Généralement, d'ailleurs, l'habitation du Borain s'en-toure d'un petit courtil, qui est comme la gaieté de cette contrée de demi-crêpuscule et où, sous la main attentive du maître de logis, poussent des floraisons de soleils, de dahlias et de pivoines, éclairs jaunes, rouges et violets qui accrochent la lumière et allument au cœur de ces pauvres gens des joies que connaissent

seuls les amateurs de jardinage aux confins des banlieues urbaines. Entre deux descentes à la fosse, le mineur soigne son jardinet, ratisse ses plates-bandes, échenille ses arbustes, rapportant à cette simple et placide besogne les intimes satisfactions et peut-être aussi les poésies dormantes de son être, tout enveloppé de brutalité revêche sous sa noire et poudreuse cuirasse qui souvent cache de vraies natures d'homme, cordiales et héroïques.

Avec un peu plus de sollicitude à les tirer de leur basse condition de vague animalité, on en ferait sortir des vertus tranquilles ; partout où l'effort a été tenté, à



Vue de Wasmes (voy. p. 287). — Dessin de Taylor, d'après une photographie.

Marchiennes et à Mariemont, par exemple, la musique (l'Amphion de ces sauvages qui ne demandent qu'à se civiliser), la lecture, l'éducation, l'attrait des plaisirs honnêtes, ont eu raison de leurs apparences indisciplinées. Nombre de villages ont des fanfares, des chœurs, des cercles, des salles de spectacle où l'on joue la comédie. Il suffirait de canaliser en quelque sorte leur instinct du plaisir et leur besoin de s'étourdir une heure au milieu des rudesses de leur vie, pour détourner au profit de leur amélioration morale les forces vives qu'ils laissent aller au courant d'excitations grossières et d'une déperdition du sens de la mission humaine.

Malheureusement, en ce Borinage pressé de faire de l'argent avec l'exploitation de la terre et de l'homme, et où les grandes initiatives qui ont profondément labouré ailleurs le sol humain et en ont fait sortir une culture relativement haute sont demeurées à peu près inconnues, on est plus préoccupé de tailler à coups de pic le charbon contenu dans les schisteuses parois de la bure que d'arracher au dur silex de la créature le pétilllement de l'étincelle intérieure.

Camille LEMONNIER.

(La suite à la prochaine livraison.)